

## Prologue

Un vent de vingt-cinq nœuds habillait les vagues de moutons d'écumes. Des creux d'environ deux mètres s'étaient formés et secouaient la vedette de la SNSM, alors qu'elle approchait de la zone indiquée par les pêcheurs. Au retour d'une nuit de travail, ceux-ci avaient repéré un voilier en mauvaise posture et prévenu les autorités.

Le bateau semblait en effet abandonné, posé au milieu de la mer. Il faisait face au vent, se balançant au gré des vagues, la bôme secouée de spasmes, ne sachant vers quel bord s'orienter. Tout cela n'augurait rien de bon.

Les sauveteurs se tenaient déjà prêts, chacun à son poste, les yeux fixés sur le navire en perdition.

– Ohé, ça va, à bord ? cria l'un des marins, depuis la proue de la vedette.

L'équipage ne fut toutefois pas surpris de n'entendre que le souffle du vent en écho. Un coup d'œil permit de se faire une idée du voilier vers lequel ils avançaient. Il devait mesurer dans les vingt-quatre pieds et paraissait vieux d'une quinzaine d'années, à en juger d'après l'état de la coque comme des voiles. Un bateau éventuellement manoeuvrable en solo par un navigateur expérimenté... La présence d'une unique personne

à bord pourrait expliquer une telle situation. Il suffisait alors d'un malaise ou d'une mauvaise chute pour que les problèmes tournent au drame.

Tout en procédant à la manœuvre d'approche, le commandant prit le micro de sa VHF pour prévenir la capitainerie de sa position et confirmer la nécessité de l'intervention en cours. Il déclina l'identité du navire ainsi que son port d'attache, visibles sur la poupe. Le bateau avait parcouru plusieurs dizaines de milles avant d'arriver là.

Puis, en quelques secondes, les deux embarcations furent accolées. Le patron maîtrisait parfaitement sa vedette et n'avait aucune peine à déplacer les quatorze mètres de sa grande carcasse, même pour accoster, en pleine mer, un navire ballotté par les vagues.

On appela à nouveau de l'autre côté du bastingage, pour prévenir de l'irruption imminente. L'annonce ne reçut cependant pas plus de réponse que la précédente sollicitation.

Les marins se mirent alors en mouvement sans échanger un mot. Ils connaissaient leur devoir et ne perdaient pas de temps en considérations. Ils savaient que des vies humaines étaient peut-être en jeu. Leur attention était tendue vers l'absence de mouvement sur le voilier.

En quelques secondes à peine, le bateau fut investi. Les uns le prirent en charge, affalant ses voiles, bordant l'écoute de grand-voile pour éviter les mouvements intempestifs de la bôme, pendant qu'un autre filait dans la cabine, à la recherche des membres d'équipage invisibles.

– Personne à l'intérieur, annonça le sauveteur, après avoir achevé sa vérification.

Une étude des conditions de navigation permit rapidement de supposer que tout était organisé pour qu'un navigateur solitaire puisse faire avancer ce bateau. Une personne manquait donc... Après une rapide analyse des papiers figurant dans la table à cartes, on put même lui donner un nom : Patrick Madec.

– Tu crois que c’est l’ancien navigateur ? demanda à mi-voix un marin à un de ses collègues, debout à ses côtés dans la cabine.

– Connais pas, répondit son voisin, qui ne paraissait pas âgé de plus de vingt ans.

– Il faisait des transats dans les années 70 et 80. C’était un bon. J’espère que ce n’est pas lui...

En retournant sur le pont, le sauveteur eut le réflexe dérisoire de scruter la mer qui les entourait, afin de vérifier qu’aucun survivant ne nageait au milieu des flots.



# 1

Lorsque je descendis du TGV, le quai était pratiquement désert, nous étions à peine une dizaine à quitter ce train. J'en aurais presque attendu moins, tant cette gare avait toujours été négligée ! Un groupe de quatre hommes en costume sortit du wagon précédant le mien. La cravate, qu'ils avaient dû retirer pendant le trajet, dépassait encore de la poche de leur veste. Les autres passagers arrivés à destination avançaient en ordre dispersé le long du quai, où s'activait le chef de gare, une jeune femme en uniforme et casquette aux couleurs de la SNCF. J'étais le seul à porter un bagage. Les autres revenaient certainement d'une journée de déplacement professionnel à Rennes, voire à Paris.

Je marchai tranquillement, sous un soleil agréable, en direction du bout du quai. Je connaissais les horaires, je savais où se trouvait la gare routière, je n'avais donc aucune raison de me presser. Après avoir traversé le hall inoccupé, le petit groupe se sépara sur un éclat de rire. Chacun reprit alors sa voiture, laissant le parking encore plus vide qu'auparavant.

Je longeai la gare, puis passai devant le premier car en direction du suivant. Le chauffeur n'était pas à son poste, je supposai qu'il patientait avec ses collègues dans la cabine aux

vitres fumées qui servait de salle de repos. Je montai néanmoins dans le car vide et m'installai, posant mon sac de voyage sur le siège voisin du mien. La radio était allumée et diffusait une chanson française vieille de trente ans. Sardou y évoquait les lacs du Connemara. Quelle modernité ! Pour mon retour aux sources, je tombais sur une chanson datant plus ou moins de l'année de ma naissance.

Un coup d'œil par la fenêtre confirma mon sentiment : rien n'avait changé en douze ans. Je retrouvais les mêmes immeubles, les mêmes commerces aux enseignes défraîchies.

Je souris en reconnaissant que certains graffitis, sur les vitres du car ou les dossiers des sièges, dataient de mon époque. D'autres évoquaient des prénoms féminins qui m'étaient étrangers, de même que des groupes ayant connu le succès ces dernières années.

Le chauffeur entra alors qu'une chanteuse issue d'une émission de télé-réalité déversait sa soupe, réussissant l'exploit de me faire regretter Sardou. L'homme avait une quarantaine d'années et portait un costume strict assorti d'une cravate sombre auquel je ne m'attendais pas. Avait-on imposé cet uniforme aux conducteurs ? C'était si absurde qu'il devait en être ainsi.

L'homme jeta un œil sur moi avant de prendre place derrière son volant. Découvrant qu'il n'avait pas affaire à un habitué, il se contenta de me gratifier d'un léger hochement de tête.

Assis à son poste, il s'empressa de couper la radio en secouant la tête. Au moins, il n'avait pas mauvais goût ! Il démarra ensuite alors que nous n'étions que deux dans un véhicule qui aurait pu accueillir une cinquantaine de passagers. Je n'étais pas surpris, je ne l'avais jamais vu rempli. De plus, la saison estivale était terminée depuis un mois, les collégiens et lycéens devaient désormais composer la majeure partie de la clientèle.

Après quelques minutes de circulation urbaine, le car s'arrêta pour laisser monter un groupe d'adolescents entre

douze et seize ans. Ils se disposèrent en petits groupes, discutant souvent avec passion, s'apostrophant, élevant la voix pour couvrir le son provenant d'écouteurs qu'ils ne prenaient pas la peine de retirer de leurs oreilles.

J'observai avec affection un adolescent solitaire, assis devant moi, de l'autre côté de l'allée. Un casque sur la tête, il était plongé dans la lecture d'un roman d'heroïc-fantasy. J'avais l'impression de me voir, quinze ans auparavant...

Une fois sorti de la ville, le car ne s'arrêta qu'à deux reprises, à des stations situées en bordure de lotissements datant des années quatre-vingt. Les deux fois, personne ne souhaita monter, mais des collégiens descendaient pour rentrer chez eux.

À mon tour, j'allumai mon baladeur, laissant le hasard décider ce que j'écoutais. Je regardai sans émotion ce paysage que j'avais tant vu et qui ne m'avait pas manqué ces dernières années. Étais-je censé m'éblouir devant ce nouveau supermarché, dont l'enseigne était le seul élément qui le distinguait de milliers d'autres ? Quelques maisons étaient sorties de terre, sans parvenir à modifier l'impression vieillot qui se dégageait de l'ensemble. Le port, encore distant d'une vingtaine de kilomètres, était déjà indiqué sur tous les panneaux, prouvant ainsi qu'il constituait le principal attrait de la région. Je souris en apercevant sur le bord de la route une publicité pour une pizzeria qui, si mes souvenirs ne me trompaient pas, avait fermé bien avant mon départ.

À cette époque, ces panneaux publicitaires étaient encore rares, éparpillés entre les arbres, accrochés de manière anarchique aux clôtures. Aujourd'hui, ils étaient non seulement bien plus fréquents, mais aussi bien plus professionnels. Je reconnus quelques noms d'hôtels ou de restaurants, les autres ayant dû ouvrir ces dernières années.

Les paroles qui se déversaient désormais dans mes écouteurs n'étaient pas très éloignées de la réalité :

*« You can tell Gayle, if she calls,  
that I'm famous now for all these rock'n roll songs,  
even if that's a lie... » \**

Les Gaslight Anthem s'étaient juste trompés de prénom : ma Gayle se prénomma Alexandra. Nous sortions ensemble avant que je ne quitte précipitamment la région. J'avais à peine dix-huit ans, la tête débordant d'espoirs et de rêves entièrement dévoués à la musique. Je n'étais peut-être pas devenu célèbre, mais ma carrière avait toutefois bien démarré. Qu'en avait-elle su, alors que je n'avais pratiquement donné aucune nouvelle ? Je redoutais autant que j'espérais nos retrouvailles.

Après un trajet d'une petite demi-heure, jalonné de quelques arrêts pour déposer des collégiens, le car approcha de sa destination. Le village semblait s'être allongé. Des maisons et de petits immeubles avaient été construits à la périphérie, à proximité d'une nouvelle enseigne commerciale. La zone industrielle, qui délimitait le village lorsque j'y habitais, était dorénavant entourée de nouveaux bâtiments. Mon meilleur ami, Greg, devait toujours y vivre... Je tournai la tête dans la direction de la portion de rue qui menait au hangar de son père, pour tenter de l'apercevoir. Sans surprise, je ne décelai cependant aucun mouvement.

Le car s'arrêta sur le terre-plein jouxtant l'église qui faisait office de terminus. Mais une église n'est-elle pas toujours une sorte de terminus ? Je me levai, pris mon sac et avançai vers la sortie en laissant passer les derniers collégiens en pleine discussion quant à la performance de la meilleure équipe de foot régionale. Décidément, rien ne changeait ! Devant moi, le garçon solitaire, son casque toujours sur les oreilles, se retourna pour m'observer rapidement, puis descendit du marchepied et s'éloigna sans un mot.

---

*\* « Tu peux dire à Gail, si elle appelle,  
Que je suis célèbre, maintenant, grâce à mes chansons  
Même si c'est un mensonge... »*

Je jetai mon sac sur mon dos et commençai à marcher dans une rue aussi calme que ce que j'avais imaginé. Il ne s'agissait pas vraiment d'un glorieux retour au pays, avec guirlandes, confettis et fanfare en guise de comité d'accueil ! De rares voitures filaient rapidement à côté de moi, le long de la grande rue bordée de ces mêmes arbres que j'avais toujours vus. Je retrouvais les maisons blanches, leurs jardins uniformes avec leurs massifs d'hortensias et les portails en bois dont la peinture s'écaillait.

Les passants que je croisai levaient la tête, prêts à saluer une connaissance avant de se raviser, surpris de découvrir un visage étranger. Je n'y prêtais guère attention et marchai tranquillement vers la maison de mon père, les écouteurs toujours dans mes oreilles.

*« J'irai où tu n'es pas. Je serai ce que tu n'es pas ».*

Les paroles de la chanson de Blankass exacerbèrent ce que je ressentais à propos de mon père, lorsque je l'avais quitté pour vivre à Paris. Il me paraissait alors inconcevable de vivre sous le même toit qu'une personne aussi indifférente. Avec une douzaine d'années de recul, j'étais bien moins en colère à son égard.

J'atteignis ma destination au bout de cinq courtes minutes, puis poussai l'inévitable portillon de bois à la peinture blanche. Ici aussi, les modifications semblaient modestes. Mais j'en étais surpris, tant j'aurais imaginé le jardinet moins bien entretenu qu'à l'époque de ma mère. Je m'attendais à davantage de dégâts, après toutes ces années entre les mains peu concernées de mon père.

Comme convenu avec mon frère Marc, la clé était cachée sous le même pot de fleur que lorsque je rentrais le premier à la maison, au temps du lycée. Lorsque je l'avais appelé pour convenir de mon arrivée, Marc avait bien proposé de me loger, mais j'avais senti qu'il ne tenait pas plus que moi à ce que je m'installe chez lui. J'avais poliment refusé, prétextant la fatigue que ma présence aurait causé à sa

fiancée, enceinte de six ou sept mois. En outre, je ne voyais pas d'inconvénient à retourner dans la demeure familiale. Même si la maison n'avait désormais plus grand-chose de familial...

À mon arrivée, les volets du rez-de-chaussée étaient clos. Je posai mon sac sur le carrelage de l'entrée et j'allumai la lumière afin de découvrir la façon dont mon père avait aménagé l'intérieur. Depuis mon départ, il avait en effet vécu seul ici. Marc, de trois ans mon aîné, était alors étudiant et ne revenait que le week-end. Dès qu'il en avait eu la possibilité, il s'était logé par ses propres moyens, laissant seul celui que nous appelions « le vieux ».

Le séjour avait visiblement perdu le statut qui était le sien lorsque nous étions encore une famille. La table sur laquelle nous prenions nos repas avait même disparu. Tout un fatras occupait la place, depuis un sac à voile jusqu'à des piles de cartes marines et du matériel électrique... Si mon père recevait des visiteurs chez lui, il ne devait guère se préoccuper de l'impression que pouvait offrir cette pièce désordonnée. Mais avait-il seulement des visiteurs ? L'halogène, qui éclairait le coin où se trouvaient les fauteuils des parents quand j'habitais la maison, avait été remplacé par une autre source de lumière, plus économe en énergie. Mon père semblait ainsi avoir suivi son époque, se souciant désormais de sa consommation électrique.

Je passai ensuite dans la cuisine qui était encore plus vide que dans mes souvenirs. Logiquement, un seul occupant était moins salissant que les quatre membres d'une famille. J'éprouvai cependant un sentiment d'absence de vie qui faisait froid dans le dos. Les volets fermés n'aidaient pas davantage à réchauffer l'ambiance.

J'ouvris le réfrigérateur à la recherche d'une boisson. Il contenait aussi peu de nourriture que celui de mon appartement parisien. Un frigo d'homme seul, estimai-je. J'y dénichai néanmoins la bière dont j'avais envie.

Je pris la bouteille et m'assis sur le plan de travail. Sur la table s'amoncelaient un grand nombre d'exemplaires du journal local. La seule nouveauté de la pièce était ce calendrier de la SNSM punaisé au mur, à côté de la table. Quelle ironie ! La bonne action qu'il avait réalisée en l'achetant ne l'avait pas sauvé.

Après un long moment, affecté par le silence de la maison, j'emportai ma bière pour finir ma visite. Tant qu'à être là, autant assumer ce retour aux sources et retrouver mon environnement d'adolescent.

En haut de l'escalier, un palier étroit desservait les trois chambres et la salle de bains. Les portes ouvertes me permirent de découvrir que ma chambre était la seule pièce de la maison à avoir changé de fonction depuis mon départ. Les affiches de mes quinze ans avaient disparu des murs ; mon bureau de lycéen était désormais muni d'un ordinateur avec son imprimante. L'armoire, qui avait contenu mes vêtements, était remplie de papiers aussi nombreux que bien empilés, rangés dans des pochettes cartonnées. Mon père serait-il devenu ordonné ? Près de la porte, mon lit avait disparu, remplacé par la table dont j'avais noté l'absence dans le séjour. Quelques papiers étaient rangés sur un côté, comme s'ils attendaient d'être traités. Qu'est-ce qu'un vieux solitaire pouvait bien faire d'un deuxième bureau dans ma chambre ? C'était étrange... Lui que je n'avais jamais vu écrire plus de trois lignes, il lui fallait maintenant un ordinateur et un bureau dédié à son courrier ?

La chambre de Marc, elle, avait conservé ses posters de voile. Etait-ce les images qui posaient problème, chez moi ? Pourtant, même aujourd'hui, je préférerais voir les frères Gallagher plutôt qu'un trimaran bardé de sponsors.

Dans la chambre de mon père, le bazar était assez similaire à celui du séjour. Je reconnaissais son comportement habituel dans ces deux pièces qu'il fréquentait le plus souvent.

Je m'arrêtai à nouveau sur le seuil de mon ancienne chambre. Il avait eu raison, le vieux, de s'en servir comme il

l'entendait. Après tout, je n'avais pas remis les pieds dans la maison depuis douze ans, pourquoi se serait-il embarrassé ?

Je retournai grignoter dans la cuisine, feuilletant avec amusement le journal local. Certaines pages me donnaient l'impression de lire de vieux exemplaires, tant les articles m'auraient déjà paru aussi désuets auparavant.

J'hésitai à rejoindre le Vent Debout, notre bar local, situé non loin du port. Nous y passions nos soirées d'adolescents, avant mon départ et j'avais bon espoir d'y retrouver Alexandra ou Greg. Cependant, je renonçai vite, manquant de courage pour affronter mon passé. Trop d'explications à donner, trop de retard à rattraper... Trop de risques également de me voir reprocher mon attitude ! J'avais besoin d'une préparation mentale appropriée avant de m'y rendre.

Je déambulai dans la maison, dont je n'avais même pas pris la peine d'ouvrir les volets. Qui donc avait bien pu les fermer... Mon père vivait-il toujours ainsi ou Marc, lorsqu'il était passé me déposer les clés, avait-il fermé les volets du rez-de-chaussée pour plus de sécurité. Cela lui ressemblait...

Je soupçonnai également mon frère lorsque je découvris les quatre poubelles de la cuisine, entièrement vidées et récurées. Comment étais-je censé les différencier et ainsi en connaître la fonction ? Quatre poubelles pour un homme seul, j'en déduisis que mon père s'était transformé en maniaque du tri. Un instant perplexe, je jetai mon paquet de biscuits dans le réceptacle le plus proche. De toute manière, personne ne me reprocherait mon erreur...

Je passai un ou deux coups de fil, puis cherchai une occupation dans la maison. La télévision n'était pas plus présente que dans ma jeunesse. Dans une bibliothèque, je finis par prendre un roman, qui n'avait pu appartenir qu'à ma mère, puis finis par monter me coucher. J'optai pour le lit de Marc plutôt que celui de mon père. Déjà qu'il était étrange de revenir ici, je n'allais pas, en plus, dormir dans ses draps ! Après tout, il réapparaîtrait peut-être et n'apprécierait certainement pas de me découvrir

dans son lit à son retour. Peut-être me passerait-il un de ces savons, digne de ceux que je subissais, quinze ans plus tôt.

Le lit était fait dans la chambre de Marc. Depuis combien d'années ces draps n'avaient-ils pas été changés ? Je m'en préoccupai peu et m'endormis rapidement, sans savoir ce qui, de l'air marin ou de l'ambiance de ma maison d'enfance, m'avait ainsi épuisé.

Au beau milieu de la nuit, je me réveillai brusquement. Quelque chose clochait, sans que je parvienne à déterminer de quoi il s'agissait. Le temps de me défaire des derniers vestiges de sommeil, je me rappelai que je n'étais pas dans mon appartement parisien, dans mon univers habituel, mais dans la maison de mes parents.

Par les volets que j'avais omis de fermer, je vis le halo formé par le lampadaire, un peu plus loin dans la rue. J'entendis un bruit dont j'étais sûr qu'il provenait de l'intérieur de la maison. Je pensai aussitôt à mes peurs enfantines. La maison craquait, elle l'avait toujours fait. Ici, les bruits étaient nombreux. À commencer par celui du vent dans les arbres, comme si l'absence de verdure dans la capitale interdisait le moindre souffle. Quand j'étais petit, j'avais appris à reconnaître les différentes sources sonores dont je ne devais pas avoir peur : craquement des marches de l'escalier en bois, bruits de l'eau dans les tuyaux pour les radiateurs...

Ce que j'avais entendu n'appartenait pas à ces sons anodins. Quelqu'un se trouvait dans la maison, j'en étais convaincu. Quelle attitude adopter ? Je n'hésitai pas longtemps et décidai de me faire remarquer. L'intrus n'oserait pas s'en prendre à moi. J'allumai donc la lampe de chevet et regardai ma montre. Il était plus de deux heures du matin. Je me levai, non pas dans l'intention d'affronter un cambrioleur, mais plutôt pour lui notifier ma présence et ainsi l'inciter à quitter la maison. J'ouvris donc la porte de la chambre et, arrivé sur le palier, j'appuyai sur l'interrupteur allumant la lumière dans l'escalier. J'entendis à cet instant un léger craquement sur ma

droite. Je m'étais trompé, le cambrioleur n'était pas en bas, mais dans mon ancienne chambre ! Je ne pus toutefois mener plus loin ma réflexion, interrompue par un coup asséné sur l'arrière de mon crâne. Sous le choc, je m'effondrai et perdis connaissance.